

Riopelle, peintre et sculpteur

Jean-Luc Épivent

Volume 25, Number 100, Fall 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54585ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Épivent, J.-L. (1980). Riopelle, peintre et sculpteur. *Vie des Arts*, 25(100), 16–22.

Riopelle

peintre et sculpteur

Jean-Luc EPIVENT

Riopelle est, par excellence, le héros de l'aventure. Mais l'aventure sans anecdote ni vaine fioriture; l'aventure qui s'invente, qui se joue, qui se sent, qui se trouve à l'état pur, au sein de la nature, loin des références ou des préférences, sans ratures ni ruptures. En fait, même s'il fait plus, s'il fait mieux que beaucoup, il ne nous importe guère de savoir si Riopelle est un géant de l'art actuel. Très vite, nous vérifions combien, d'abord, il est essentiellement autre. Mieux que tout, il incarne celui qui veut, celui qui va. Celui à qui, pour être, il suffit de voir et de vivre. Celui qui n'a pas besoin de normes, même pour s'en éloigner; qui n'a pas besoin de lois, même pour se conformer. Il est le mouvement sans l'obstacle; le cœur qui bat, oublié par le temps. Sous ses yeux, pas de borne; sous ses pas, nulle chaussée. Nuit et jour, la respiration se précipite. Avec lui, l'étreinte survient sans astreinte. Son présent lui appartient: il n'a que faire de son passé, ni de l'horaire des autres. Son espace n'est que vibrations, horizon étranger au réseau des frontières...

Ainsi, chez Riopelle, tout est force, malgré le goût de la farce qui gonfle (non pas par jeu, mais pour mieux déjouer), tout est vitesse aussi. Le feu qui saisit, le flux qui surprend, le sol qui s'étend sous l'appel du soleil, la feuille qui s'enfuit, le souffle qui s'accorde un instant à l'inséparable frémissement des êtres et des choses... A l'heure des espaces cosmiques, n'était-il pas nécessaire de rappeler que l'infiniment petit ne s'en va rejoindre l'infiniment grand qu'après s'être heurté au passage de l'homme? N'était-il pas urgent de redire, à l'ère des menaces atomiques, que le murmure du sang, sous les bruissements de la forêt où sourit la source, peut être innocent?... La violence, c'est le viol qui retranche la vie, la rejette loin de l'avenir. Mais par ses mutations, Riopelle, qui voit par lui-même, fait entendre une voix grâce à laquelle s'élargit devant nous, en dehors des sentiers battus, la voie nouvelle... Virtuosité du vertige. Valeur de l'instinct servi par l'instant. L'artiste, par-dessus tout, exprime ce qui est exprès. Vision intuitive et intense, si inventive, mais que ne vient trahir nulle intention ou vaine intrusion...

Les débuts de Riopelle sont aussi lointains, pour nous, aussi obscurs, aussi ardents que les premiers pas de l'espèce. Ils éclairent à la fois cet essor prodigieux de l'arbre qui s'élance à l'assaut des cieux, dans l'oubli de ses propres racines, et ce trou béant du tronc par où, mieux que la sève, s'épanche, nuit et jour, en quête d'harmonie, la frénésie de notre angoisse... D'ascendance espagnole, l'artiste n'a guère conservé du pays d'origine, avec les mystères ou les fatalités de l'hérédité, qu'un nom à l'orthographe longtemps incertaine. Mais peut-être, aussi, est-il porteur d'une parcelle de ces plateaux incandescents dont la nudité, offerte à l'aplomb du soleil, a toujours su, palpitante, mêler passionnément la folie et la calcination...

L'appel souverain

Bien que bourgeoisement installé dans ses fonctions d'architecte, le père du petit Jean-Paul savait, lui aussi, s'ouvrir avec sincérité aux pulsations de la vie. Porté par une authenticité nouvelle — loin des niaiseries d'un Joseph Prudhomme, des joyeusetés d'un John Bull, des grandiloquences d'un Biedermeier —, il se plaisait à dompter le lion du bout de son crayon, à flatter l'encolure du cheval, à palabrer, au milieu du tohu-bohu des couleurs, avec un Indien préservé des réserves... Mais, dans son esprit, les exigences de la société ne pouvaient se laisser totalement effacer. Or, il estime que son fils doit devenir ingénieur. Entré à l'École Polytechnique de Montréal, celui-ci s'en éloigne deux ans plus tard. La guerre qui se propage à travers la planète a peut-être précipité pareille prise de position. Désormais, en tout cas, il ne cessera plus de se déterminer pleinement par rapport à lui-même.

Très tôt, Jean-Paul Riopelle a cédé à la possession qui le soumet et le soulève en souverain: dessiner d'abord, puis peindre, modeler, sculpter aussi. A l'égal de tous les enfants, il aime la neige. Mais ses bonshommes, plus élaborés que d'autres, résultent déjà d'une association ingénieuse de produits et de matériaux où tranche le charbon fait pour cerner les yeux... Commentent alors à s'imposer à lui, dans un large envol, des formes qui ne cesseront plus de l'habiter; notamment la famille si nombreuse des hiboux. Que l'on songe aux chats, toujours chers à Baudelaire; aux chiens échappant à Desportes; aux chevaux cabrés sous la main d'un Degas; et, parmi nous, aux chouettes d'Andréou, narquoises autant qu'énigmatiques, et dont les ocelles, hérités de l'ancienne Athènes, évoluent dans la nuit pour trouver l'épaisseur des siècles... Non moins profondément que le plus jeune, qui s'endort avec sa peluche, nous avons besoin de nos animaux familiers. Dans les massifs inexplorés de l'inconscient, les bêtes sont pour nous ce qu'était la terre à Antée: auprès des sensations préservées du nid ou de la tanière, bien au chaud sous les senteurs, notre sang bat plus vite et plus fort... Mais la sève est là pour étancher les soifs. La nature tout entière compose un vivant berceau avec, sous le ciel en mouvement, ses astres qui circulent, ses plantes qui s'éveillent, ses eaux qui bondissent... Aussi souvent qu'il le peut, Riopelle se laisse immerger. S'il se comporte en témoin, il n'a certes rien de l'agent qui verbalise. Il ne reflète pas avec passivité. Déformer, c'est se permettre, parfois, de pouvoir réformer. Il va donc plus loin pour mieux réfléchir. Décisive est ainsi la première phase de sa démarche. Dès 1945, il s'est détourné, définitivement, du réalisme étroit qui, par ses réserves, resserre et maintient à l'écart...

Toutefois, pour le jeune homme, les différents moments de l'existence sont aussi indissociables entre eux que le sont les mouvements marins par lesquels une vague s'annonce, se développe, s'affirme, se projette, se brise, va se replier, pour bientôt se reformer un peu plus loin. Quand il s'est détourné de Polytechnique, la nécessité d'un alibi l'a fait s'inscrire aux Beaux-Arts, même si peu lui importait la teneur du discours officiel. L'essentiel pour lui est alors de s'acharner à percer les secrets des maîtres d'autrefois, Rubens, Velasquez ou Rembrandt, par une fervente et minutieuse investigation. Mais l'immobilité consentie, des heures durant, dans l'exercice de la copie, avec la contention d'esprit qui en résulte, appelle des compensations. Déjà, Riopelle pulvérise chaque heure de loisirs comme s'il se jetait dans une opération de commando. Les courses en voiture ou en bateau, l'aviation, la chasse et la pêche, l'ivresse du ski, celle du whisky, l'appel incessant au flux du voyage... Il n'oubliera jamais que la vie, loin d'être une série d'entrechats intemporels, se nourrit d'abord des moissons mûries par le feu des saisons...

L'œil du témoin

Vertige et vitesse: le destin de notre époque, déportée par ses divisions, est de se déverser au-dessus du vide. Par ses dons, par sa disponibilité, par sa vitalité, Jean-Paul Riopelle était virtuellement mieux préparé que d'autres pour nous mettre en garde. Très tôt, il s'affirme, en luttant avec Borduas, célèbre par la vigueur de ses manifestes, pour la promotion de l'«automatisme»,

mot qui délivre, à lui seul, tout un programme. De même, en 1949, va-t-il s'associer au Salon des surindépendants, lequel, dans l'histoire des manifestations parisiennes, peut, si l'on veut, se situer à mi-chemin du Salon des indépendants, jugé dépassé, et du futur Salon de mai, ouvert, lui, à toutes les tendances. Mais Riopelle va beaucoup plus loin encore. S'il a le geste de l'acteur qui nous prévient et nous retient, il est aussi l'œil du témoin qui se souvient et nous revient. Profondément impressionné, dès ses débuts, par Kandinsky, il a en effet la chance de pouvoir côtoyer, très tôt, les principaux champions de la peinture ou de la sculpture, avec lesquels, souvent, il se lie d'amitié. Parmi les anciens, Matisse, Léger, Ernst, Miró; et, pour les plus jeunes, Giacometti, Gorky, Matta, Pollock, De Kooning, Kline aussi, peut-être le plus proche par la sincérité des relations personnelles...

Si Riopelle, plus que tout autre, personnifie aujourd'hui, par une présence internationale, le génie de son pays d'origine, c'est à coup sûr à des mérites hors du commun, habilement mûris et mis en valeur, qu'il le doit. Autour de lui, trop d'artistes canadiens hésitent, hésiteront toujours, à faire un choix entre la France d'hier et les États-Unis de demain, entre les cahots de la diligence et le chaos des fusées à ogives. Riopelle, lui, n'hésite pas. Il lève sa coupe et boit jusqu'au bout. Il vit son époque. Intuitivement, intensément. Il s'assume. Sa perception de toute chose est plénière; planétaires sont ses conceptions. Aussi sa vision entraîne-t-elle vers un horizon inépuisable. Avec lui, pas de coupure, pas de cassure, pas de rupture. Merveilleusement, dans un silence ouaté aussi bien que dans la touffeur du prochain orage, toute apparence de contradiction s'efface avec un lent glissement, par la seule magie de l'envol, superbe, par-delà les barrières...

A New-York, où il séjourne à diverses reprises, Riopelle, plongé avec résolution dans le creuset incandescent des révolutions intellectuelles et de leurs révélations, ne borne pas sa curiosité aux seuls arts plastiques. Avec la fougue et, en même temps, la méticulosité qui le caractérisent, il explore aussi l'univers de la musique. L'opéra le passionne; le jazz le passionne; tous les compositeurs épris de liberté et de mouvement, d'invention, tous ceux qui savent qu'il ne peut y avoir progrès sans progression, le passionnent. Aujourd'hui encore, le nom d'Erik Satie, parmi d'autres, lui monte spontanément aux lèvres. Voilà, enfin, quelqu'un qui s'est débarrassé de toutes les formes les plus usées. Quelqu'un qui a osé et imposé. Il a droit au salut...

Des influences à la maîtrise

Cependant, si l'on en juge par l'enthousiasme qu'elle suscite toujours chez lui, une rencontre, une seule, a profondément marqué Riopelle: celle avec André Breton. Malgré les trois décennies qui les séparent, un courant chaleureux éclaire très vite les rapports des deux hommes. Riopelle s'émerveille. A la fin de 1946, il avait gagné la France en simple palefrenier, pour y panser les chevaux; quelque temps après, lui-même est devenu le poulain d'un grand penseur... Il est vrai que tout ce qui l'a, jusqu'alors, transporté, enchanté, exalté, procède, de près ou de loin, du surréalisme. En réveillant les consciences assoupies, celui-ci les a révélées à elles-mêmes. Plus encore que le pape infaillible de sa propre église, Breton aura été le prophète inspiré de plusieurs religions nouvelles. Même si un Martin du Gard ne voyait en lui qu'un «mage d'Épinal». Plaisanterie sacrilège, à laquelle, malgré la vivacité de son humour, Riopelle n'a, pour une fois, sans doute pas été tenté de s'associer...

Désormais, il a la pleine possession de tous ses moyens. Il a fini ses classes, effectué ses choix. Il a beaucoup connu; il s'est reconnu. Il peut étaler ses cartes: à marches forcées, il va faire son chemin. Un chemin qui, au début, se déroule, la nuit, entre les cafés de Montparnasse, vibrant encore des échos de la grande époque; puis, plus généralement, à travers la diversité des campagnes françaises, terre d'élection. Riopelle avoue que, s'il s'était écouté, il se serait contenté de rejoindre les pêcheurs des bords de Seine. Ainsi est-il près d'adopter cette réflexion de Chateaubriand: «Asseyez-vous sur le tronc de l'arbre abattu au fond des bois: si

dans l'oubli profond de vous-même, dans votre silence vous ne trouvez pas l'infini, il est inutile de vous égarer aux rivages du Gange.» A l'instar du grand écrivain, cependant, Riopelle ne va jamais cesser d'être en mouvement. Besoin essentiel d'une confrontation majeure, sans compromission; d'un face à face avec le miroir du monde. Et, plus encore peut-être, peur de sombrer dans l'obscurité, loin des appels étincelants de l'éternel ailleurs...

L'œuvre de Riopelle tient d'une campagne au galop. Immenses sont les espaces qu'elle enveloppe, conquis sur des territoires étranges, et pourtant familiers; lointains pour les yeux, mais non point éloignés de nos vœux. Poursuite acharnée, alarmée, effarée, effrénée, poussée jusqu'à l'épuisement. Combat fratricide contre on ne sait quel double, soumis à de mortelles pesanteurs, et acculé, tout tremblant, sur le tranchant d'une lame qui va se replier. En fait, la peinture de Riopelle — tour à tour emportée par l'effervescence des tempêtes et par l'exubérance d'un chant d'été — suit en leurs moindres remous les mille mouvements de l'âme. Elle déroule ainsi une longue route qui, au retour des saisons, accumule avec profusion, avec profondeur, mais sans jamais venir buter contre l'obstacle, une étonnante multiplicité de pays ou de paysages, mêlant de façon émouvante le site à la situation. Premières images imposées par la rigidité des constructions plaquées de l'extérieur; puis, loin de la foule, hardies plongées dans l'océan où se meurt, où renaît la rumeur des voix du dedans; puis, apparition des trouées de la forêt, là où se lient, dans le mystère, le bouleau au bourgeon, la lumière qui frappe aux lanières végétales qui fouettent; puis, survol des prairies et des champs, à nous offerts avec l'innocence du premier regard posé par l'écolier sur sa feuille quadrillée; exploration, aussi, du Grand Nord, dont l'immensité, de par sa perfection désespérée, finit par s'imposer, à l'écart des vains désirs, avec la plénitude d'un autre nirvana... Le principal, toujours, n'est-il pas de savoir préserver en soi — de savoir mieux y retrouver, surtout — la virginité de la vie, trop souvent vilipendée à toute vitesse, quand le temps ne nous appartient plus et que l'espace ne consent qu'à se dérober sous nos pieds, dans un piètre poudroiement de poussière?...

Action et témoignage

D'un point de vue purement technique, la méthode de Riopelle se situe à mi-chemin de la tradition européenne et de pratiques plus récentes. Ainsi tient-il à travailler sur une toile (de vaste format, le plus souvent) impeccablement tendue sur un châssis et délimitée une fois pour toutes, alors que nombre d'Américains, au contraire — confrontés avec une toile librement disposée sur le sol ou sur le mur —, se mettent à l'ouvrage sans pouvoir déterminer par avance quelles vont être les limites exactes de leur œuvre. Si pareille prévision, pareil souci de précision et de rigueur, sont là pour attester que l'artiste a toujours pris le parti de se déplacer à l'intérieur d'un périmètre de conception et de proportions classiques, pour ce qui est du choix de ses couleurs, en revanche, de leur composition, de leur diversité, de leur utilisation, il préfère se comporter en explorateur passionné, porté par son élan. Il expérimente donc, aussi patiemment, aussi spontanément, aussi savamment qu'il se peut, l'infinie richesse des pigments qui lui sont proposés; en virtuose autant qu'en visionnaire, il en épuise les virtualités. Placés en juxtaposition, plongés dans la confrontation, les rouges, les bleus, les ors flamboient; les uns s'assourdissent sous le sang qui descend du couchant, les autres s'étouffent en sombrant vers des fonds d'outremer. Partout, la matière éclate, la majesté des masses est mise en mouvement, des méandres se multiplient en miroitant: la main de l'artiste est en marche. Tantôt, il pousse perpendiculairement sa peinture, étalée d'un seul coup, en lourdes couches; tantôt, au contraire, à la spatule ou au couteau, il en pénètre l'intimité, sous la surface humide. Mais toujours, comme à un fauve lâché dans l'amphithéâtre, il lui faut tout arracher, attaquer, avaler, aviver, aplanir, appréhender en maître. Devant la toile comme en tout lieu, l'action est ainsi le dernier lien, le seul, qui délivre et retienne tout à la fois, qui détienne et enivre...



1. Jean-Paul RIOPELLE
La Joute-fontaine, 1971, détail.
Plâtre.

2. *Triptyque*, 1970.
Huile sur bois; 27 cm x 21,5.

3. *Nouvelles impressions*, 1978.
Huile sur toile; 27 cm x 22.

4. *Fonte*, 1973.
Huile sur toile; 200 cm x 300.

5. *La Rose*, 1965.
Bronze; 45 cm x 35.

6. *Micoïne*, 1975.
Huile sur toile; 66 cm x 55.





4



5



6



7. *Chapeau de Pâques*, 1966.
Bronze; 65 cm x 65.

8. *Aube*, 1966.
Huile sur toile; 97 cm x 162.



9. *Lieux écartés*, 1967.
Collage; 100 cm x 80.





10. *La Joute-fontaine*, 1971.
Plâtre; env. 3 m 50 x 12 x 12.

11. *La Joute-fontaine*, au Stade Olympique.
Bronze.



12. *Terriers*, 1967.
Collage; 195 cm x 130.



Si la peinture de Riopelle, donc, est action, elle est aussi témoignage. Ici, le signe, en saignant, surgit plus fort que le cri: il s'unit au symbole. Action issue du feu de la race; chanson du geste quotidien; chemin de roi dans l'éclat de sa gloire... Face à la fresque fabuleuse qui défile avec effusion; face à la mosaïque merveilleuse, si mouvante et multicolore; à la farandole follement enflammée qui défie, on se surprend, envoûté, à s'emmêler dans les métamorphoses de la mémoire... Derrière les alvéoles trop bien dessinés de notre univers individuel, grande est la tentation du sommeil. Mais les touches lumineuses de Riopelle, si bien incrustées dans l'instant, si carrées, si compactes, sont justement là en complices venues nous aider à braver les vieux réflexes; à mieux briser, en barbares assoiffés, les barreaux de nos fenêtres....



13. *La Croisée*, 1966. Huile sur toile; 81 cm x 100.
(Photos Claude Gaspari/Galerie Maeght, Paris).

Un flair de trappeur

Délaissant, provisoirement peut-être, le hibou, démon familier, l'artiste consacre, à partir de 1971, un nombre important de toiles à des variations sur le thème de la *ficelle*. Tous les enfants du monde s'adonnent à des jeux de ficelle. Mais pour les Esquimaux, connus de Riopelle, la célébration ludique autorisée par celle-ci rejoint toujours la célébration magique. Simuler la mort du lièvre, n'est-ce pas surtout anticiper sur le geste du chasseur, l'aider à resserrer plus sûrement le lacet? Chez le peintre, un nouveau transfert relègue au second plan l'élément rituel, au profit, bien entendu, de la valeur visuelle. Tableaux à double entrée — la ficelle dessinant ses boucles sur une trame aux couleurs lumineuses —, peuplés d'oiseaux, d'ours, de loups, de caribous, de renards... Graffiti impudemment partis à la conquête d'une précieuse mosaïque, penserait-on parfois; et, plus encore, parade imprévue, portée, au gré des humeurs, par l'humour et la parodie...

Ainsi va Riopelle. Posant, le matin, son hydravion sur un lac gelé, pour mieux s'élaner sur les traces d'un orignal; et, le soir, reprenant les airs, pour mieux suivre les évolutions d'une troupe d'oies sauvages. Il n'aime pas la confiance: il en mesure la vanité. Il ignore les rodomontades: son œuvre est là qui témoigne pour lui. Il bannit la profession de foi: s'il sait ce qu'il fait ou ce qu'il fuit aujourd'hui, comment saurait-il ce qu'il verra ou ce qu'il voudra demain? Par-dessus tout, il a horreur de la facilité, du maniérisme, de la complaisance, de tout ce qui, de près ou de loin, sent le procédé. Lui-même, en 1955, a lâché ses pinceaux et s'est arrêté de peindre pendant un an: prisonnier de sa propre maîtrise, il se devait d'accéder à de nouveaux dépassements. Mais tout aussi lucide est Riopelle à l'égard d'autrui. Il se défie des modes, du bavardage, des étiquettes abusives. Infaillible, son flair de trappeur lui révèle avec sûreté la présence du pire ennemi: l'imposture. «Mondrian? part-il dans un éclat de rire. Parce qu'il a multiplié les lignes droites et qu'il était Hollandais, on a cru bon d'évoquer les fameux canaux. Mais qui peut m'empêcher d'y voir les barreaux d'une prison?...» Riopelle, lui, ne parle pas: il agit...

L'invisible et l'essentiel

Voilà fort longtemps que ses recherches l'ont conduit hors du seul espace à deux dimensions. Ses pâtes les plus lourdes, déjà, annonçaient l'assemblage et le collage; le passage à la sculpture, enfin. Lui-même est d'ailleurs d'avis que les grands peintres — Degas, Matisse, Picasso, ... — font généralement les grands sculpteurs. Une exception toutefois, à ses yeux: Brancusi, transfiguré par une candeur sans concession. C'est en 1960 que Riopelle donne la première de ses œuvres obtenues par la cire perdue. Par la suite, il exécutera une quantité considérable de pièces, en bronze ou en plâtre le plus souvent, parfois en terre.

Riopelle, peintre, s'extasie surtout sur la nature végétale; sculpteur, il s'attendrit plutôt sur l'animal. Là-bas, nous attendait la fraîcheur de la brise; ici, nous surprind un souffle chaud, ardent. Celui de la bête gonflée d'un sang fait pour s'entendre avec la verdure du sous-bois en fête. Particulièrement impressionnante, là encore, est la tribu, si nombreuse, des hiboux, dont les membres sont toujours très individualisés. Chacun d'eux — étrangement hérissé, hirsute, énigmatique, hiératique, aussi — ne se contente pas de faire allusion en occupant illusoirement l'espace. Sous le battement des ailes, bat l'essentiel, invisible: un cœur éternellement secret, dont le rouage est en harmonie avec les grands mouvements de l'univers... Comme nous avons envie, tout à l'heure, de plonger sous les parures d'un paysage pétri de profusion, nous aimerions, pour en flatter la ferveur, pouvoir fouiller parmi les frôlements feutrés apportés par une présence impétueuse et intense... Mais des plantes inconnues surgissent aussi, qui nous sollicitent, fascinantes et fastueuses; toujours plantureuses, en leurs épanchements, et prêtes à bourgeonner dans le bronze, indéfiniment...

Cependant, l'œuvre la plus accomplie de Riopelle — la plus exemplaire, la plus édifiante, au sens absolu du terme — nous est assurément fournie par sa *Joute-Fontaine*, dont l'artiste avait présenté un projet dès 1971. Trop longtemps restée sous forme de plâtre, la sculpture a pu enfin, fort heureusement, être coulée dans le bronze à l'occasion des Jeux olympiques de Montréal. Composée de quelque trente-cinq éléments, elle occupe un espace d'environ douze mètres de côté. La qualité est là qui s'impose, assise sur la diversité, sur la fraîcheur, la puissance, la fantaisie, l'imagination... Autour d'un bassin, parmi les totems, se pressent, avec l'approbation d'un Indien emplumé, les aigles, les ours, les carcajous, les hiboux, bien sûr, ... Nous avons devant nous comme une transposition plastique du *Livre de la jungle*, revu et corrigé à travers le *Nouveau Monde*. Mais si l'œuvre est d'abord parade aquatique, elle échappe à la classification. Offerte à un tournoi sans violence, ouverte au carrousel des amours enfantines, héritière païenne de nos plus vieux mystères, elle est proche du sacré — si entière et allègre, si pleine d'entrain —, mais se rit du sacrilège. Elle est, plus que tout, quelque chose de beau et quelque chose de bon, quelque chose de jeune, qui jaillit pour le jeu et pour la joie...

La passion et la synthèse

Aujourd'hui, Riopelle prend de la hauteur. Il en est à l'heure où s'apprécie mieux la relativité de toute relation, avec sa part d'immortelle apesanteur. Ses grands amis d'autrefois se sont éloignés, ont disparu, sont morts. Alors, il noue parfois un nouveau dialogue avec un frère d'âme, l'un de ces inconnus dans lesquels on se reconnaît mieux qu'ailleurs. Ainsi, en 1979, pour le centième anniversaire de sa naissance, s'est-il fait avec prédilection l'illustrateur d'Émile Nelligan, poète en proie à une cruelle malédiction. Mais c'est en se donnant du recul, précisément, qu'il se rapproche. Le monde est à portée de la main: il suffit, pour s'en persuader, de prendre, au pied de l'arbre, une petite feuille. Avec elle, toute une partie de l'univers, la plus précieuse, se propose à notre contemplation. Telle est bien la leçon qui nous est apprise par les dessins, splendides en leur suprême dépouillement, de la série du *Roi de Thulé*.

Riopelle voit et il va, lui qui sent que le temps n'attend pas, lui qui voudrait courir plus vite que le cours des jours, afin que se prolonge encore cet élan prodigieux qui n'en finit pas de le déporter toujours plus loin, de le projeter toujours plus fort, avec flamme, avec fièvre, avec ferveur, du dedans vers le dehors...

La petite feuille qui doit pourrir est sœur de la petite feuille qui doit paraître. Nous ne pouvons pas oublier Jean-Paul Riopelle; et nous ne le perdrons pas. Homme de passion et de synthèse, il sait mêler en magicien les cristaux aigus de la raison à la brûlante réverbération des saisons qui ne veulent pas mourir...